



RÉGION ACADEMIQUE  
BOURGOGNE-  
FRANCHE-COMTÉ

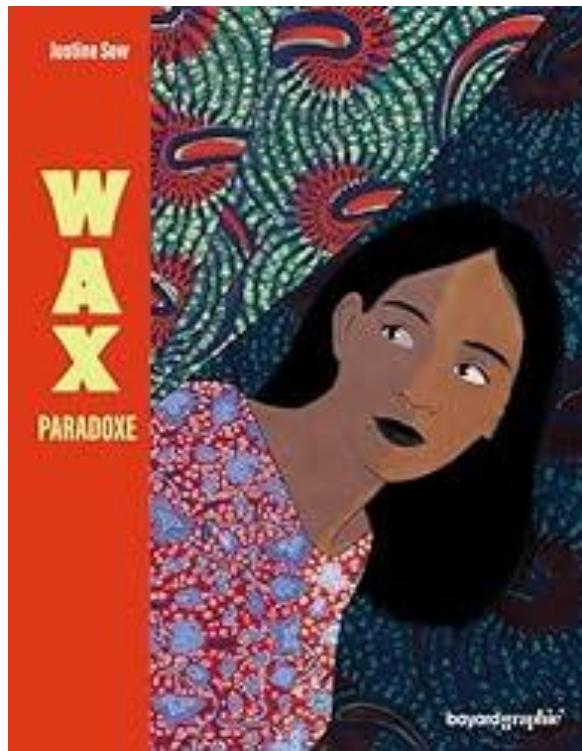
Liberté  
Égalité  
Fraternité

Délégation régionale académique  
à l'éducation artistique  
et culturelle

# DOSSIER PÉDAGOGIQUE

## L'ÉCHAPPÉE LITTÉRAIRE

édition 2025-2026



dossier réalisé par **Déborah Weider**,  
enseignante missionnée en service éducatif  
dispositif régional L'Échappée littéraire

L'Échappée littéraire est un dispositif initié par la Région Bourgogne-Franche-Comté

# Wax paradoxe

« *En créant cette bande dessinée, j'ai commencé à regarder de près le wax : j'ai découvert non seulement l'extrême complexité et la diversité des motifs représentés, mais aussi, tous les enjeux anciens et actuels liés à son histoire.* »

Justine Sow

## Justine Sow



Justine Sow est née à Bruxelles, elle est journaliste à la télévision belge, diplômée de l'école d'arts Saint-Luc de Bruxelles, en bande dessinée.

Elle a toujours été passionnée par le dessin et voulait faire ses études dans ce domaine, mais s'est finalement orientée vers le journalisme qui est à présent son métier. *Wax Paradoxe* est son premier album publié en tant que scénariste et dessinatrice, il allie ses passions : le scénario, le montage, le dessin et le fait de raconter des histoires.

## Le roman graphique

En enquêtant sur les origines et l'essor du wax, ce textile ciré aux imprimés colorés omniprésent en Afrique de l'Ouest et centrale, Sophia, une jeune femme métisse, renoue avec son histoire familiale. Elle découvre que, loin d'être de simples cadeaux, les wax que son père lui offrait chaque année étaient en fait porteurs de messages d'amour et de confiance

# Parcours thématique

## Un textile voyageur à l'identité hybride

Le wax a cette particularité d'être à la fois un produit culturel, auquel de nombreuses personnes s'identifient, et un produit commercial, soumis aux règles du capitalisme. Ainsi, deux histoires s'entremêlent : celle de l'Afrique et celle de l'Europe.

Le roman graphique déploie les arabesques du tissu chargé d'histoire, dont les motifs éclatants masquent les tensions d'un passé entrelacé. À la fois étandard de la fierté africaine et vestige d'une époque coloniale, cette étoffe bigarrée raconte, à sa manière, les méandres de l'identité. Ceci explique que les deux substantifs soient liés dans le titre : *Wax Paradoxe*. Ce tissu a ses adeptes et ses détracteurs et l'ouvrage met en lumière les arguments des deux camps.

Nés dans les usines néerlandaises, ces pagnes enduits de cire — d'où ils tirent leur éclat et leur résistance — ont voyagé, traversé les mers et trouvé racine sur les peaux, les marchés, les mémoires. Mais encore faut-il savoir reconnaître le Wax de ses nombreuses contrefaçons, et l'ouvrage de Justine Sow nous éclaire et nous aide à distinguer tous ces tissus aussi variés que colorés, fabriqués en Europe ou en Afrique. Véritable élément perturbateur dans la vie de Sophia (p. 17), le wax est aussi complexe que ses motifs sont originaux et multiples.

## Références pour accompagner la lecture



### [Wax, d'Anne-Marie Boutiaux, 2017](#)

Politique, ethnique, artistique, cet ouvrage réalisé par la chef de la section d'ethnographie au Musée royal de l'Afrique centrale révèle les différents visages du wax, ce tissu nomade toujours réinventé.



### [Wax or Not Wax, les tissus d'Afrique dans tous leurs états](#)

Podcast Radio Nova



### [C'est le wax qu'on préfère, du tissu colonial à l'emblème panafricain](#)

Podcast France Culture



### [Gombo, un artiste visuel qui réinvente le wax et questionne l'héritage africain](#)

Rencontre avec Gombo sur le site Africa Fashion Tour



### [La photographe kényane Thandiwe Muriu sublime la femme africaine](#)

Article sur le site MediaCongo



### [Imane Ayissi, couturier du patrimoine africain, sauf le wax](#)

 [Article sur le Lepi, un tissu guinée \(cf. Wax Paradoxe, p. 72\)](#)

## La quête identitaire de Sophia

La BD ne se contente pas de dévoiler les coulisses du wax. Elle s'ouvre sur une quête plus intime, plus incarnée : celle d'un personnage métis en équilibre entre plusieurs héritages. Dès les premières planches, le personnage principal est en proie aux difficultés quotidiennes qu'engendrent ses origines (p. 5). Justine Sow, à travers la figure de Sophia, tisse un récit librement inspiré de sa propre trajectoire, sans être autobiographique pour autant. Par exemple, le personnage de la grand-mère qui éprouve des difficultés à coiffer Sophia correspond finalement à une coiffeuse qui n'arrivait pas à coiffer Justine enfant. Avec sa grand-mère, Justine a toujours eu d'excellentes relations.

Ici, l'identité ne se résout pas, elle se cherche, se raconte, s'invente — à l'image du wax lui-même, tissu de paradoxes et miroir de mondes entremêlés. On voit bien la question de l'identité aux planches 88-89 et 93 à 95. Sophia veut se fondre dans la masse, « passer inaperçue », « dénoter le moins possible » (p. 15-16), elle semble ne pas trouver sa place, ni dans sa famille maternelle, où ses cheveux frisés ouvrent des discussions insupportables à table, ni dans sa famille paternelle, où sa tante ne comprend pas pourquoi elle ne parle pas lingala.

Étudiante en design textile, Sophia se voit imposer un sujet de mémoire : le wax (p.22-23). D'abord peu enthousiaste, elle entame ses recherches à contrecœur. Mais au fil de ses expériences — en travaillant dans une boutique de tissus (p. 38 à 45), en visitant les usines du célèbre fabricant néerlandais Vlisco (p. 49 à 56), en recueillant les témoignages de femmes africaines, et en explorant les motifs des wax offerts par son père — elle découvre peu à peu la richesse culturelle de ce tissu. Le wax devient alors pour elle un véritable fil conducteur entre l'Afrique, l'Europe et l'Asie. Elle prend aussi conscience des contradictions de cette étoffe, née dans un contexte colonial mais aujourd'hui symbole de fierté et d'identité en Afrique subsaharienne. Une réflexion qui fait écho à sa propre histoire et à sa quête personnelle de sens et d'origine

## Référence pour accompagner la lecture

 [Couleur de Peau Miel, de Jung, 2007-2010](#)

Série bd autobiographique en quatre tomes, adaptée en [film d'animation](#). Série de quatre tomes ou film d'animation. Sophia entreprend une véritable enquête sur ses origines, à l'image de Jung, enfant coréen adopté qui retrace son parcours depuis la Corée jusqu'à la Belgique et la quête de sa mère adoptive.

## Relations familiales, humaines et représentations sociales

La bande dessinée rend aussi hommage aux légendaires Nana Benz, ces femmes d'affaires togolaises au flair redoutable, qui ont marqué l'histoire du wax bien au-delà des étals de marché (p. 64-65). Reines du

commerce textile, elles ont su populariser les motifs en leur prêtant des noms imagés et percutants : « l'œil de ma rivale », « Si tu sors, je sors », « Ton pied, mon pied » — transformant chaque pagne en message, en allusion, en arme douce du quotidien (p. 53). Chaque motif représente une étape dans la vie de celle qui le porte, à l'image du motif « escalier » qu'offre le père de Sophia pour symboliser la fin de ses études.

À la tête de véritables réseaux commerciaux, les *Nana Benz* ont su allier sens des affaires, autonomie financière et engagement social : elles ont bâti des églises, soutenu des structures de santé, investi dans l'éducation de leurs enfants, souvent envoyés dans les meilleures universités d'Occident. Sophia apprend leur existence lors de son stage.

Sur le plan graphique, l'ouvrage oscille avec justesse entre exigence documentaire (n'oublions pas que l'autrice est journaliste) et expression sensible (il était important pour elle de tisser une intrigue afin de ne pas tomber dans la BD uniquement informative). Chaque motif, chaque détail de textile semble porté par un regard respectueux, presque amoureux, des cultures qu'il évoque. La rigueur de la restitution n'étouffe jamais l'émotion : elle la soutient, l'enlace, la révèle. Réalisé sur tablette graphique, le dessin conserve pourtant toute sa délicatesse, et s'ancre dans une esthétique résolument contemporaine, légère et habitée. On apprend l'origine du wax tout en s'attachant au personnage de Sophia.

Mais c'est peut-être dans sa manière d'échapper aux figures toutes faites que *Wax Paradoxe* touche le plus profondément. Là où l'on aurait pu redouter un père fantomatique, réduit à l'archétype du parent absent, le récit opère un renversement subtil. Le personnage se dévoile peu à peu, complexe, humain, inattendu. Ce refus des oppositions faciles, cette volonté de nuancer, de chercher l'ambigu plutôt que de condamner ou d'idéaliser, donne au livre une rare densité (p. 101 à 110).

L'album séduit par sa sincérité et la finesse de sa narration. La question de l'appropriation culturelle, abordée avec délicatesse, traverse le récit comme un fil discret mais tenace. À travers la découverte du mouvement « No wax », Justine Sow propose une mise en abyme subtile, qui interroge sans asséner, qui doute sans se dérober. Et c'est ce glissement subtil qui nous permet de découvrir la richesse des tissus africains, au lieu de se focaliser uniquement sur le wax. Ce va-et-vient entre mémoire, transmission et regard contemporain évite les écueils du discours figé. Il en ressort une réflexion vivante, nuancée, palpitante, comme autant de motifs chatoyants qui traversent l'ouvrage, à l'image de la diversité des tissus qui surgissent du continent africain, aussi vaste que pluriel.

## Références pour accompagner la lecture

 ***Tibi la Blanche*, d'Hadrien Bels, 2022**

 ***Le pagne de ma grand-mère*, d'Yvette Balana, 202**

L'histoire fabuleuse de l'émergence et du déclin de la corporation des *Nana Benz*, ces femmes africaines analphabètes dans leur majorité, devenues par la vente du célèbre pagne « africain » wax, des « femmes d'affaires multimillionnaires ».

# Propositions pédagogiques

En plus des propositions ci-dessous, ne pas hésiter à consulter le vade-mecum qui liste toute une série d'actions possibles pour travailler les œuvres mais aussi préparer les rencontres avec les auteurs.

## Écrire

### Distribuer des planches sans paroles

Laisser les élèves imaginer comment remplir les phylactères. Réaliser la conférence de rédaction en amont afin qu'ils aient des pistes d'intrigue.

### Transposer deux planches en récit

Les élèves peuvent choisir deux planches librement et essayer de les transposer en récit afin de développer la narration, avec ou sans dialogue.

## Dire

### Débat : Qu'est-ce qui nous définit dans le regard de l'autre ?

## Lire

### Réunir les élèves pour une conférence de rédaction

Lire avec eux les deux articles parus en mars et en mai 2025 pour la promotion de la BD de Justine Sow ainsi que ses confidences (voir annexes) : dégager les axes de lecture avec les élèves avant la lecture du roman graphique.

## Créer

### Une carte des tissus africains

Cette carte représenterait les pays d'origine des différents tissus : Lépi, Faso Dan Fani, Bogolan malien, Kente... voir avec le professeur d'arts plastiques, de sciences économiques et sociales pour un travail interdisciplinaire. Cette carte peut être réalisée en grand format et offerte à l'autrice lors de la rencontre.

# Étude des planches

---

- **Planches 15 à 17 – L'élément perturbateur**
- **Planches 48 à 56 – La visite de l'usine**
- **Planches 71 à 77 – Le mouvement « No-Wax**
- **Planches 116 à 120 – Acceptation**

# EN ÉCHO...

## Autour de l'auteur et de l'œuvre

▶ [Interview de Justine Sow au Pop Women Festival \(2025\)](#)

▶ [Interview autour de Wax Paradoxe sur TV5Monde](#)

▶ [Interview sur LCR](#)

## Pour accompagner la lecture

▶ [Comptine congolaise](#)

▶ L'usine néerlandaise : [Découvrez l'histoire de Vlisco](#) (voir annexe 2)..

# ANNEXES

## ANNEXE 1 : Tibi la Blanche, d'Hadrien Bels

Qu'est-ce que vous faites exactement, ici ?

David est cet élève moyen qui arrive péniblement à obtenir la moyenne en léchant les bottes des professeurs. Ici c'est un lieu d'art, de ressources et de réflexion. On monte des expositions, on accueille des artistes... entre autres.

Et en ce moment, vous faites quoi, par exemple ?

Y a cinq minutes, David voulait partir, maintenant il fait celui que ça intéresse. C'est ça, être commercial. Avoir mauvaise haleine et changer de visage comme une veste réversible. La vieille plume suinte de bonheur.

En ce moment, on monte l'exposition « Wax is not me ». C'est autour du travail de Salomon Olembé, un jeune artiste camerounais très engagé, qui refuse de travailler avec le wax. Et autour de cette expo, à travers des films, des pièces de théâtre, on va engager toute une réflexion sur la consommation des symboles coloniaux dans nos sociétés.

David n'en a rien à faire, de ses histoires de wax colonial. Il pose enfin la seule et unique question qui l'intéresse vraiment.

Et quel est votre système économique ?

Tu veux dire, si on gagne de l'argent ?

Oui, comment vous vivez ?

Nous sommes une fondation. On est soutenus par plusieurs entreprises.

Françaises ?

Entre autres, oui.

Neurone vacille légèrement :

Soutenu par des entreprises françaises, et ça nous parle de symboles coloniaux.

Hadrien Bels, *Tibi la blanche*, 2022

## ANNEXE 2 : Reportage de Pokou Ablé, Forbes Afrique, mars 2025

De l'éclatant kenté du Ghana au robuste bogolan du Mali, de l'adire richement orné du Nigéria au shweshwe texturé d'Afrique du Sud, l'Afrique foisonne de tissus qui racontent l'histoire de ses populations. Mais de ces vibrantes étoffes, c'est le wax qui s'illustre le plus nettement. Un tissu tellement plébiscité sur le continent qu'on le croit africain, contresens historique. Mais alors comment est-il, paradoxalement, devenu le symbole d'une identité panafricaine ? *Reportage*

Par Pokou ABLÉ

En industrialisant la production de ces étoffes depuis son fief d'Helmond (Pays-Bas) en 1846, Pieter Fentener van Vlissingen (1826-1868) imaginait-il l'empreinte que le **wax** laisserait sur le continent africain ? Deux siècles après les premières importations en Afrique de l'Ouest, ce tissu d'origine hollandaise continue de régner – sous forme de pagne – sur les étals, du marché d'Adjame (Abidjan) au marché central de Kinshasa. Omniprésent dans les événements communautaires, le wax semble avoir dépassé sa fonction textile pour s'ériger en témoin des étapes de la vie, miroir identitaire, marqueur d'appartenance et média transgénérationnel. Preuve en est : les noms attribués à certains modèles, qui traduisent un *zeitgeist* (un esprit du temps) chargé d'humour, d'anecdotes, et aussi, parfois, de critique sociale : « *tu sors, je sors* », « *mari capable* », « *l'œil de ma rivale* », « *le balai de Guéï* » ou « *feuille de gombo* ». Né sur l'île de Java, le batik est un tissu de coton traditionnel orné de motifs complexes obtenus par une technique de teinture à la cire, qui permet de fixer les couleurs et de rendre imperméables certaines parties du tissu. C'est cet usage qui donnera son nom au wax.



Social de VLISCO à Helmond, Netherlands ©Ger Beekes / Alamy Banque D'Images

### L'Expansion Africaine Du Pagne En Wax, Une Épopée Hollandaise

À partir du XIXe siècle, dans leur quête d'expansion commerciale, les Britanniques puis les Hollandais cherchent à industrialiser la production du batik en développant des techniques d'impression mécanique. Leur objectif est de proposer un produit à moindre coût pour saturer le marché. Mais ces versions ne parviennent ni à reproduire la finesse des batiks traditionnels ni à convaincre les Indonésiens, attachés à l'authenticité de leur procédé artisanal.

À 12 000 kilomètres de là pourtant, ces imperfections sont assez vite perçues comme des qualités. Approvisionnées par les navires hollandais qui font escale à Elmina (Ghana), les populations de la Côte-de-l'Or adoptent rapidement ce tissu. Pour **Perry Oosting**, le PDG du groupe Vlisco, « [elles] ont été séduites par la vivacité et le maintien des couleurs, qui restent intactes même après plusieurs lavages. Elles ont également beaucoup apprécié la richesse des motifs ». Du Ghana, l'engouement se propage à la Côte d'Ivoire, à l'actuel Togo, au Bénin, au Nigéria, puis à l'Afrique centrale et au reste du continent. « Le wax est produit aux Pays-Bas et vendu en Afrique où les populations l'ont adopté au point de donner des noms à ses motifs. Mais c'est un tissu qui, à l'origine, n'est ni pensé comme africain, ni pour les Africains », nuance Oosting. Si, comme le réaffirme le créateur de mode et directeur artistique de la maison du même nom Elie Kuame, « on ne peut dire que le wax est une étoffe africaine », un siècle et demi aura suffi à en faire un symbole de l'identité du continent. « Un paradoxe de la mondialisation », selon le Camerounais Gilles Loïc Djayep, consultant chez McKinsey et auteur du blog MV Couture.



Oosting, PDG du groupe Vlisco

Perry

### Un Eldorado économique

Pièce maîtresse des garde-robés en Afrique, le pagne en wax s'y affirme également comme moteur économique – soutenant une chaîne de valeur qui s'étend des usines de production aux couturiers, en passant par les distributeurs. Au Togo, l'essor de la revente au détail a même donné naissance au phénomène des « Nana Benz », ces femmes d'affaires ayant fait fortune dans l'importation et tirant leur surnom des voitures de luxe qu'elles aimaient s'offrir. « Leurs enfants, et aujourd'hui leurs petits-enfants, perpétuent cette tradition en reprenant les boutiques qu'elles ont créées dans les années 1960 au Togo et ailleurs en Afrique », raconte le PDG de Vlisco. Et Gilles Loïc Djayep d'expliquer : « La distribution du wax est le maillon

*fort de la chaîne de valeur en Afrique. Si on a eu par le passé les Nana Benz, aujourd’hui, de nombreuses marques et artisans vendent en ligne via des plateformes comme Anka », avant d’ajouter : « En revanche, la production et la transformation constituent des points faibles. Seulement 10% du wax serait produit localement, un manque à gagner en termes de création d’emplois et de savoir-faire technique ». Raison pour laquelle, dans le sillage des indépendances, plusieurs nations, à commencer par le Ghana de Kwame Nkrumah – bientôt suivi par le Sénégal, le Bénin et la Côte d’Ivoire – se sont engagées dans une politique de développement d’une industrie textile nationale. Pour réduire leur dépendance aux importations et capter davantage de valeur ajoutée, elles ont instauré des barrières douanières, investi dans des infrastructures de production et soutenu l’émergence d’acteurs industriels locaux – parfois appuyés par des capitaux (privés) étrangers. Ces initiatives ont donné, par exemple, naissance à la SOTIBA au Sénégal, à ENITEX au Niger (anciennement NITEX puis SONITEXTILE), ou encore aux sociétés SOBETEX et IBETEX pour le Bénin. Cependant, malgré une réelle volonté, ces entreprises, freinées par des défis structurels, semblent manquer de compétitivité et peinent à s’imposer face aux géants de l’industrie qui contrôlent, encore aujourd’hui, cette industrie florissante. En atteste le rachat de Vlisco en 2021 par Parcom, société néerlandaise de capital-investissement, après plus d’une décennie sous la houlette du fonds britannique Actis (voir encadré ci-contre).*

### **VLISCO, FABRICANT DE WAX HAUT DE GAMME**

Créé en 1846 aux Pays-Bas, le groupe Vlisco (Vlisco, Woodin, Uniwax, GTP) compte 2 100 employés, dont 530 basés aux Pays-Bas, et des sites de production situés à Abidjan (Uniwax) et Accra (GTP). Sa production annuelle de wax est évaluée à près de 70 millions de mètres. Ces volumes colossaux lui permettraient de générer un chiffre d’affaires estimé entre 250 et 300 millions d’euros selon des sources publiques, bien que son PDG n’ait pas souhaité confirmer ou commenter ces chiffres. Il reconnaît cependant que l’essentiel de ces ventes est réalisé en Côte d’Ivoire, au Nigéria, et en République démocratique du Congo, tandis que « le Bénin et le Togo affichent des performances robustes ». D’abord cédé en 2010 à la firme de capital-investissement britannique Actis, le groupe est depuis 2021 propriété de la société néerlandaise Parcom. Cette transaction s’est conclue alors même qu’un consortium d’investisseurs africains, porté par Made in Africa (MIA) – fonds panafricain créé par Kojo Annan, le fils de l’ancien Secrétaire général des Nations unies – s’apprêtait à en prendre le contrôle. L’offre de MIA était notamment soutenue par la banque africaine d’import- export Afreximbank, une institution financière créée en 1993 pour stimuler le commerce intra-africain et entre l’Afrique et le reste du monde. En janvier 2020, celle-ci avait mis à disposition de MIA deux lignes de financement totalisant 190 millions de dollars (182 millions d’euros) pour cette opération hors marché.

**Les Hollandais rayonnent, Les Chinois « contrefaçonnent », Les Africains étonnent**

Âgé de près de 180 ans, le groupe Vlisco demeure le leader du marché, avec quatre principales marques textiles (Vlisco, Woodin, Uniwax, GTP) bien implantées à l'ouest et au centre du continent. Elie Kuame souligne cette dynamique commerciale : « *La demande demeure extrêmement forte, car ce tissu est un marqueur identitaire et un véritable business. Il est d'ailleurs fascinant de constater que le marché africain est capable d'absorber de tels volumes* ». De là à dire que Vlisco jouit d'un monopole inébranlable, il n'y a qu'un pas... que s'abstient de franchir son PDG : « *Nous avons connu des difficultés récemment avec l'instabilité du naira, les mauvaises récoltes de coton, la dévaluation du cedi, l'escalade des tensions en République démocratique du Congo...* ». Et qu'en est-il de la concurrence asiatique ? Car celle-ci progresse de plus en plus, jusqu'à atteindre – pour les marques chinoises – 80 % des parts de marché en Côte d'Ivoire en 2019, selon l'émission *Made in Africa* (RTI 1). Ces marques y parviennent, semble-t-il, grâce à des prix compétitifs (souvent cinq à six fois moins chers qu'un pagne hollandais) qui rendent leur offre d'autant plus attractive que leurs designs s'inspirent – et parfois, même, copient – des modèles qui fonctionnent déjà. « *Quand vous avez du succès, vous êtes copiés. Beaucoup imitent nos designs, notre logo et même notre packaging, tentant de capitaliser sur notre renommée* », déplore Oosting. Malgré ce succès du tissu chinois, un hic demeure : la qualité. « *Même s'ils coûtent peu cher, ça déteint vite. Pour le long terme, ce n'est pas idéal. Par exemple, je ne peux pas donner un pagne chinois à ma fille. Alors qu'avec les pagnes hollandais, ça peut durer des générations. Mais comme c'est cher, j'achète pour les grandes occasions* », nous explique Sarah Divine, consommatrice rencontrée sur le marché d'Adjame. Entre ces deux voies (« *premium* » hollandaise et « *grand public* » chinoise), de nouvelles enseignes – à fricaines ou diasporiques – tentent de se faire une place en jouant sur leur modernité et en ciblant une clientèle afrodescendante, jeune et urbaine. C'est le cas de Nanawax, fondée par la Béninoise Maureen Ayité, ou de Maison Château Rouge (MCR, créée par le styliste Youssouf Fofana), qui a récemment présenté une collaboration avec la marque Jordan. Ce faisant, elles capitalisent sur l'attractivité de ce tissu, devenu depuis peu un phénomène de mode.

« Sur la scène internationale, de grands couturiers intègrent audacieusement le wax dans leurs collections, le propulsant sur le devant de la scène internationale »

### Le Pagne En Wax : Entre Triomphe Mondial et Questionnements Identitaires

Sur les marchés locaux d'Adjame (Côte d'Ivoire), de Dantokpa (Bénin) ou d'Adawlato (Togo), les artisans rivalisent d'originalité pour satisfaire les demandes de leurs clientes. Mais simultanément, sur la scène internationale, de grands couturiers intègrent audacieusement le wax dans leurs collections, le propulsant sur le devant de la scène internationale. Des pionniers utilisent très tôt ce tissu dans leurs créations, tels que la Béninoise Gisèle Gomez et le Burkinabè Pathé O. Ce dernier allant jusqu'à habiller, par la suite, des icônes comme Nelson Mandela ou le Roi du Maroc. Leurs initiatives préparent le terrain pour ceux qui, plus tard, verront dans le wax une opportunité de marier modernité et héritage culturel : dans le vêtement, d'abord, puis dans la décoration intérieure et les accessoires.

### Une Hégémonie critiquée

En 2015, à la Fashion Week de Paris, cette tendance atteint son apogée, lorsque plusieurs maisons de haute couture (Burberry, Agnès B, Dior et Stella McCartney) font pour la première fois défiler des modèles habillés en wax, tandis que les icônes Lady Gaga, Beyoncé et Rihanna en font la promotion. C'est à cette même période que Vlisco célèbre ses 170 ans avec une collection anniversaire hommage confiée à Lanre da Silva, Loza Maléombho et Elie Kuamé, entre autres. L'objectif : démontrer l'influence et la polyvalence de ce tissu phare et célébrer les Nana Benz. Le fondateur de la marque EKC revient sur cette expérience. « *J'ai collaboré une seule fois avec Vlisco, c'était lors de cet événement. Notre mission était de mettre en lumière toute la richesse du wax en tant que support d'innovation et de créativité. Cette collaboration m'a permis d'appréhender ce matériau avec une vision plus technique et structurée* ». La même année, le Philadelphia Museum of Art lance l'exposition *Creative Africa: Vlisco: African Fashion on a Global Stage* afin de mettre en lumière, là encore, « *la richesse et l'innovation des [près de 400 000] motifs de Vlisco* ». Mais cette unanimité ne tarde pas à soulever des interrogations. Alors que 2019-2020 marque un tournant pour le rayonnement culturel de l'Afrique, en particulier dans les Industries créatives et culturelles (ICC), l'ex-mannequin

camerounais Imane Ayissi est l'un des premiers à briser l'euphorie ambiante. « *Trop d'Européens pensent que la mode africaine se résume au wax. J'aspire à montrer la pluralité et la richesse des savoir-faire textiles africains, tout en créditant leur origine, dans une démarche de partage* », assène-t-il sans détour dans *Le Monde*. Nelly Wandji, Aristide Loua, Marie-Jeanne Serbin-Thomas... Les voix s'élèvent et les critiques se font de plus en plus nombreuses. En cause : une hégémonie qui créerait une illusion d'uniformité. « *Le wax occupe une place prépondérante et est souvent perçu, tant par les Africains que par les étrangers, comme la représentation exclusive de la mode africaine. Pendant des années, il fallait utiliser du wax pour être reconnu comme "authentiquement africain"* », déplore Gilles Djayep. Pour ses pourfendeurs, le succès du wax contribuerait à réduire la richesse et la diversité textiles du continent. « *Quid du raphia teint, du ndop – dont s'est inspiré l'un des carrés Hermès lancés en 2018 – du faso dan fani, du bogolan ou encore du kenté ? L'Afrique regorge de tissus exceptionnels, non seulement pour leur esthétique, mais aussi parce qu'ils symbolisent un savoir-faire local.* » Le wax continue de briller, mais son éclat se mesure désormais à la lumière d'un héritage aussi riche que fragile.

« *Trop d'Européens pensent que la mode africaine se résume au wax. J'aspire à montrer la pluralité et la richesse des savoir-faire textiles africains, tout en créditant leur origine, dans une démarche de partage* »

## ANNEXE 3 : Confidences de Justine Sow

---

### Échanges par mail avec Justine Sow, présentation de son travail :

**Déborah Weider** : Pouvez-vous m'en dire davantage sur votre création afin de nos élèves cernent un peu mieux vos motivations ? Tout d'abord, auriez-vous des éléments biographiques complémentaires de ceux fournis par votre éditeur ?

**Justine Sow** : Ce que les élèves peuvent éventuellement savoir à mon sujet et au sujet de la BD serait ceci : Quand j'étais petite, je dessinais beaucoup. J'avais essayé de convaincre mon père de m'inscrire en lycée artistique mais il n'avait pas accepté car il voulait que j'aille à l'université. Petit à petit j'ai cessé de dessiner à l'adolescence. J'ai suivi des études de journalisme un peu par hasard que j'ai beaucoup aimées et suis devenue journaliste (je le suis toujours). Lors de mon mariage, les membres de ma famille ont insisté sur le fait que je dessinais énormément. A partir de ce moment-là, le dessin est redevenu une obsession car je me suis reconnectée à qui j'étais enfant et adolescente. Je me suis inscrite à des cours de dessin et alors que je n'étais pas une grande lectrice de BD, je me suis rendu compte que la BD rassemblait plusieurs de mes passions : le scénario, le montage, le dessin et le fait de raconter des histoires. C'est comme ça que j'ai repris des études (un Master) en BD en 2019 en cours du jour avec des jeunes d'environ 20 ans en parallèle à mon métier (j'ai travaillé en horaire décalé, les week-end et jours fériés pour pouvoir assister aux cours un max). J'ai adoré ces études artistiques. *Wax Paradoxe* est la BD que j'ai présentée à mon jury de fin de Master en BD car l'éditeur m'a approchée alors que j'étais en fin de Master 1. Il est donc possible de « réussir » dans un domaine tout en étant un « outsider » et c'est cool 😊. Le plus difficile étant de se sentir légitime.

La création de la BD a commencé par des questionnements personnels autour de la **légitimité** « Qui suis-je pour écrire une BD sur un sujet lié à l'Afrique alors que je n'y connais rien car je n'y ai jamais vécu ? ». C'est comme cela que j'ai décidé de mettre en scène « mon » point de vue **subjectif** (plutôt que de s'emparer du vécu de quelqu'un d'autre, un personnage africain, que j'aurais fantasmé), en mettant donc en scène un personnage métissé, tirailé entre l'Occident et l'Afrique, cherchant sa place, parfois avec difficulté (d'où la scène avec le **caméléon**, où l'on comprend que Sophia cherche à se fondre dans la masse sans jamais y parvenir).

Étant journaliste, j'ai eu à cœur de respecter néanmoins la **vérité factuelle** (donc, les faits : l'histoire du wax, les secrets de fabrication, le résultat des nombreuses interviews effectuées, ce qui s'est passé durant les repérages, ce qui a été dit par telle ou telle personne, etc.), tout en déformant un peu ces éléments car je suis passée par la fiction (j'ai inventé les personnages, ils n'existent pas). Le fait de tordre la réalité tout en respectant la vérité était un exercice intéressant pour moi.

**DW** : Finalement, à présent vous exercez deux métiers : journaliste et autrice (scénariste, dessinatrice) quelles sont les différences entre ces métiers ?

**JS** : Les grandes différences entre le journalisme et la création d'une BD selon moi : 1) être journaliste c'est souvent « dire », rapporter des faits et les mettre en perspective. Créer une œuvre littéraire c'est l'inverse de « dire », c'est « **montrer** » (par exemple, si votre personnage est fatigué, ne lui faites pas dire « je suis fatigué », mais faites-le s'endormir au volant. Il faut donc passer par **la mise en scène**). Ainsi, les lecteurs comprennent d'eux-mêmes ce qui se passe. 2) créer une BD (et particulièrement une BD hybride entre reportage et auto fiction comme wax), c'est assumer une part de **subjectivité** et se libérer de **l'injonction à la neutralité** faite aux journalistes (même si je considère que cette neutralité est une illusion totale, je pourrai leur en parler).

**DW** : Puisque vous parlez de légitimité, et qu'il vous a semblé plus honnête de créer un personnage aussi novice que vous sur le sujet du Wax, comment avez-vous réussi à glaner les informations nécessaires à la création de votre BD ?

**JS** : Quand je me suis documentée sur le wax, j'ai directement vu que ce tissu pouvait être la **métaphore** de ce **tiraillement identitaire** que peuvent ressentir tout un tas de personnes: les personnes métissées, mais aussi adoptées à l'international ou ayant un ou deux parents issus de l'immigration. C'est-à-dire qu'on les met face à un dilemme qui est mal posé : il faut être soit africain (ou asiatique ou autre), soit occidental. Or, on peut être les deux à la fois et à chaque fois de façon personnelle (un peu, beaucoup, par moments). Et cela varie en fonction du temps, du contexte, voire, de quelque chose d'autant variable que l'humeur!

C'est comme cela que j'ai choisi d'entrelacer la question identitaire à l'histoire du wax. Il y a donc un **parallèle** entre la complexité culturelle du wax et la complexité identitaire du personnage de Sophia.

**DW** : Votre œuvre se veut donc documentaire ?

**JS** : Oui et non. Les Bd de reportage ou historiques ont parfois le défaut d'être désincarnées, un peu froides : on y découvre une série d'informations mais on n'est pas plongés dans la subjectivité d'un personnage principal. J'ai eu à cœur d'incarner toutes les problématiques liées au wax dans des personnages afin qu'on en comprenne différentes facettes (le **rejet** du wax est incarné par le personnage d'Aliou qui se dit « no wax », le **lien affectif** au wax est incarné par le personnage d'Iman, la **complexité culturelle** du wax et le fait que tout le monde projette qqch sur lui est incarnée par Sophia, le **langage** du wax est incarné par le père, la **transmission** est incarnée par la vendeuse de wax, etc.). Le terme **d'appropriation culturelle** n'apparaît pas dans la Bd. C'est un choix. Je trouve que ce débat monopolise parfois la question du wax et j'ai trouvé plus intéressant de parler du mouvement « no wax » qui aborde la question du **rapport de domination** et donc, de l'appropriation culturelle en filigrane.

**DW** : Merci infiniment Justine Sow pour ces réponses éclairantes qui seront appréciées par nos élèves. A bientôt lors d'une rencontre j'espère !

JS : J'ai été ravie de vous lire, à bientôt.

## ANNEXE 4 : Article, Africa Radio, 22 mai 2025

**Culture. Du syndrome de l'imposteur à l'appropriation de son identité, Justine Sow raconte en BD l'histoire du wax**

**Actus.** Justine Sow a sorti en février 2025 sa première bande dessinée, **WAX PARADOXE**. Son héroïne, Sophia, une métisse belgo-congolaise, découvre sa double culture à travers le wax, qu'elle apprend à aimer.

Publié le 22/05/2025 à 15h00, mis à jour le 23/05/2025 à 11h08 - Par Aurélie Lafeil



Justine Sow est autrice et journaliste pour RTL info en Belgique. - Justine Sow

*“Mais mon Dieu, j’y connais rien, je suis nulle. Ça y est, j’ai raté mon métissage”*, plaisante la bédéaste **Justine Sow**. Lorsque la maison d'édition **Bayard Graphic** lui propose de créer une bande dessinée pour l'exposition **Wax au Musée de l'Homme**, elle est traversée par de nombreux sentiments mais c'est avec un grand enthousiasme qu'elle accepte le projet. C'est son premier ouvrage depuis qu'elle a terminé son master à l'**École Supérieure des Arts Saint-Luc de Bruxelles**. La jeune femme a dû, en une seule année, écrire, scénariser et dessiner afin de présenter **WAX PARADOXE**, l'œuvre qui accompagne l'exposition – un véritable défi.

À lire : [Culture. Reines du wax, figures d'émancipation : les multiples héritages des Nana Benz](#)

**Le wax, Justine Sow, journaliste belge métissée guinéenne, le connaît peu.** Ce projet a éveillé chez elle *“d'abord des questionnements de légitimité”*, confie-t-elle. Bruxelloise depuis son enfance, elle a grandi *“loin des femmes de [sa] famille qui auraient pu [l']amener au wax.”* Pour se défaire de ce sentiment d'imposture et réussir à terminer le livre à temps, elle met en place une approche personnelle.

### Un travail de terrain

La bédéaste dévore les écrits des historiennes de l'art qui se sont intéressées au pagne, *“ principalement Anne-Marie Boutiaux et Anne Grosfilley.”* Observe les étudiants en design textile dans une école de **La Cambre** pour donner de l'épaisseur à son personnage principal, **Sophia, une métisse belgo-congolaise**. Visite l'usine

hollandeise **Vlisco**, où ont été produits les premiers tissus.

Et surtout, elle engage des discussions avec son entourage, et "plus largement avec des personnes afro-descendantes" "d'Occident ou d'Afrique". Ces entretiens éveillent chez ses interlocuteurs "un rapport complexe avec le tissu" ou, au contraire, une sensation "d'évidence".

À lire : [\[Reportage\] À La Courneuve, le blues des vendeurs de wax](#)

### Sophia évolue au fil des cases

En parcourant les premières pages de la bande dessinée, le lecteur se rend vite compte que **l'héroïne est éloignée d'une partie de son identité**. Obligée de travailler sur le wax pour un projet scolaire de design textile, la jeune femme tente d'éviter l'exercice.

**Sophia est tiraillée entre ses deux cultures, congolaise et belge**, mais se laisse porter par "une exploration du tissu qui va se muer en une exploration d'elle-même". Elle va apprendre à se définir et à se détacher de l'image par laquelle elle est perçue, en déconstruisant les regards extérieurs qui la trouveraient "trop noire", "trop blanche" ou "pas assez noire", ou "alors pas assez blanche" – **pour se réapproprier son identité**.

### Une prochaine BD sur la santé mentale

Au fil des cases, Sophia évolue. Elle apprend à connaître des figures historiques extérieures à l'enseignement officiel "lorsqu'on grandit à Bruxelles" ou en France, telles que **Thomas Sankara** ou les **Nana Benz**. L'autrice lance des sortes de "bouteilles à la mer" à son lectorat.

Elle estime que, pour pouvoir **avoir une culture générale relativement complète**, "il faut vraiment aller chercher ailleurs." Et quand on est métissé, "ça vient nous troubler d'une manière particulière, parce que ça nous renvoie justement à ce déracinement."

Pour son prochain ouvrage, Justine Sow abordera "plutôt les questions de santé mentale," même si elle avoue être très intéressée par les Nana Benz, ces femmes entrepreneuses togolaises.